

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur,

Tout annonce que M. de Salvandy va proposer à la Chambre un nouveau projet sur la liberté d'enseignement. Je ne doute pas des bonnes intentions de ce ministre, mais on ne peut regarder comme indubitable qu'il ne jettera que quelques gouttes de baume sur une grande plaie qui dévore la France et qu'il lui laissera assez de malignité et de profondeur pour consumer rapidement tout ce qui a donné jusqu'ici tant de force et d'éclat à notre patrie, sa foi, son génie, ses mœurs et sa gloire.

Leibnitz a dit qu'au moyen de l'éducation on pouvait, en peu d'années, métamorphoser tout un peuple. Oui, à l'aide de cet instrument qui agit dans l'ombre, on peut faire grandir insensiblement, au sein d'une nation, les vices les plus odieux, les erreurs les plus monstrueuses, en un mot, une corruption universelle et inouïe, qui s'y substitue à la droiture et à l'honnêteté des sentiments, aux vertus, à une religion divine.

Mais avec quel art faut-il manier les cœurs neufs et l'intelligence naissante des jeunes gens pour arriver à ce but ? Quels poisons faut-il mêler aux instructions qu'on leur donne ? Quel soin faut-il prendre de tourner constamment leurs inclinations et leurs pensées d'un certain côté, par les exemples, par le spectacle des habitudes, par l'usage de l'autorité, par les entretiens secrets, par les insinuations, quelquefois par un geste, par un sourire ou même par le silence ? Il est aisé de le dire. En effet, on trouve toujours aisément dans un grand peuple des grammairiens et des rhéteurs souverainement propres à exécuter ce plan, tantôt avec une audace à toute épreuve, tantôt avec l'astuce la plus raffinée.

Du reste, il y a un choix à faire des arrangements à concevoir. Il faut pour le succès de ce travail immense, choisir des gens d'esprits, souples, aguerris à tous les paradoxes, incapables de reculer devant aucune erreur, si funeste et si détestable qu'elle soit, mais prompts à la modifier, au besoin à la rétracter même, sauf à la produire et à laisser à la fin dans les jeunes esprits l'impression qu'ils ont en vue. Ce n'est pas tout, ces instituteurs, publics doivent être tout à la fois des hommes de science et d'intrigue, d'étude et de plaisir, de littérature et d'argent. Ce serait une très dangereuse omission de ne pas les mettre sur la voie de la fortune, des honneurs, des emplois même les plus élevés et les plus éclatants. Jetez ça et là quelques hommes de bien parmi ces gens de lettres d'une vertu bien moins farouche et d'une foi bien moins correcte et moins scrupuleuse. Surtout, formez un corps dont toutes les parties soient entièrement unies. Que ce corps, environné de mille appuis, ait pour moteur à peu près unique quelque génie incomplet, ténébreux, bizarre, si l'on veut, mais vif, impétueux, intrépide disposé à tout braver, comme aussi à tout dissimuler et à tout feindre, fait pour éblouir par des éclairs d'imagination et de talent qui jaillissent à travers d'épais nuages, enfin, regardé par tous comme le plus audacieux et le plus dangereux des sophistes, et qui cependant, par un prestige inconcevable, sache se maintenir dans la possession d'un pouvoir presque absolu sur la destinée présente et à venir d'un grand et illustre royaume.

Avec une telle institution, inconnue jusqu'ici sous le soleil, on fera une révolution quand on voudra et telle qu'on la voudra. Le monde aura lieu de s'étonner du prompt dénouement d'une si grande entreprise. Car une ou deux générations suffiront pour la consommer, et, de plus, on aura fait, de la manière la plus douce, la plus commode, et en s'abritant uniquement sous le toit obscur de quelque collège, une mutation terrible dont le contre-coup retentira peut-être au bout du monde. Il est vrai, mais il est une circonstance qu'on ne peut dissimuler, c'est que les auteurs de cette révolution pourront, ainsi qu'on l'a vu naguère après des pareils triomphes, payer chèrement la victoire, et rougir de leur propre sang le théâtre des bouleversements qu'ils auront préparés par des combinaisons si fines et par des fureurs si savamment allumées.

Hélas ! je parle sans amertume. Mon vif amour pour la France et mon zèle pour une religion à laquelle je tiens moins encore par mon caractère que par la conviction la plus ferme et la plus intime, voilà ce qui m'inspire et m'anime ; et j'éprouve un tel besoin de soulager mon âme du poids de ses cruelles prévisions et de ses douloureuses pensées, que la vue de la mort ne pourrait les retenir dans la source d'où elles s'échappent. Je n'exprime au reste que des vues générales. Je veux bien même réduire à une hypothèse le tableau que je viens de tracer. Mais cette hypothèse, dépourvue de ses traits les plus rigoureux et les plus tristes, renferme, au fond

assez de réalités pour m'autoriser à pousser un cri d'alarme qui aille réveiller par une impression vive et forte, tous les catholiques, et même les simples adorateurs du vrai Dieu.

Qu'apprend-on, de nos jours, aux jeunes gens ? Quels sentiments imprime-t-on dans leurs cœurs ? Ces sentiments sont-ils grands, purs, religieux, dignes de la grandeur et de la fin sublime de notre être ? Quelles idées arrêtées ont-ils sur ces grandes vérités dont les esprits supérieurs et les hommes sages de tous les temps ont pris soin avant tout de s'enquérir ? Vous demandez à un de ces jeunes Français ce qu'il pense sur Dieu. Il secoue la tête il ne vous répond que par un rire de pitié ; il brise sur ce sujet et s'enfuit. Vous vous en étonnez, mais on a embrouillé son esprit par tant d'enseignements téméraires et contradictoires, qu'il est resté sans croyance, sans ombre de conviction. Il est sceptique, il doute de tout : de la majesté divine, de l'autorité paternelle, du pouvoir des princes, de la sainteté des engagements, de tous les devoirs publics et privés.

Mais, dites-vous, il y a des exceptions.—Elles sont fort rares. On voit aujourd'hui ce dont il n'y avait jamais eu d'exemple dans les sociétés civilisées. Des parents vertueux viennent de cent lieues ou de plus loin encore se fixer auprès du collège où ils ont été contraints de placer leur enfant pour lui ouvrir l'entrée des carrières publiques et l'empêcher par-là de remper toute sa vie dans un honneur floué. Ils quittent avec un vrai déchirement de cœur, leurs proches, leurs amis, leurs intérêts, le soin de leur fortune, pour contrebalancer la contagion mortelle à laquelle un objet si cher va être exposé. Ils vont, autant qu'ils peuvent, au secours de ce jeune navigateur jeté au milieu des plus formidables écueils. Une innocence et des sentiments si bien défendus jusque-là tiennent un peu de temps contre tant d'assauts auxquels ils sont en butte ; mais bientôt, suivant l'énergique expression de M. Jouffroy, rien ne reste debout dans cette âme faible et inexpérimentée, et l'édifice de foi et de vertu qu'avaient élevé les tendres mains d'une mère, et les soins assidus et affectueux d'un père éclairé, croule et tombe en poussière. Il cède aux impressions presque irrésistibles de l'exemple général, à l'amertume des railleries, et souvent aux agressions et aux violences d'une troupe d'enfants corrompus, sans délicatesse et sans frein.

Ce jeune infortuné à qui son trésor héréditaire le plus précieux a été si tôt ravi, verra plus tard l'explication de ce déchaînement dont il a été victime. Une prétendue philosophie, basse et détestable adulatrice des passions de la jeunesse, qu'elle délivre de cette barrière, descend de proche en proche jusqu'à ces jeunes cœurs où fume encore le sang de l'agneau divin qui semblait en avoir à jamais assuré la fidélité par la douceur de ses bénédictions et l'abondance de ses grâces. Cette doctrine, parée d'un titre effronté usurpé, attaque Dieu même directement et dans son essence. Née d'un orgueil sans bornes, elle n'épargne aucun trait injurieux à la majesté de ce grand Être, ni aucune contradiction maligne et sophistique aux vérités dont il est l'objet. Oui, le fondateur de l'éclectisme et les nombreux imitateurs que lui assure son crédit, je dirais presque sa toute-puissance dans le corps enseignant, franchissent toutes les bornes que le bon sens et la pratique de tous les siècles ont marquées à la science qu'ils professent, et ils font irruption dans un domaine qui n'est pas le leur. Ils entrent avec audace dans la sphère des vérités sacrées dont ils ignorent profondément les preuves invincibles. Ils ne paient que de la Trinité, de l'Incarnation, des Mystères les plus saints, qu'ils travestissent, qu'ils dénaturent, qu'ils transforment en allégories et en mythes, et qu'il s'efforcent de rendre souverainement méprisables à ceux qui les lisent ou les écoutent. Au nom de qui enseignent-ils ? Au nom de l'Etat. Il s'en glorifient, et on ratifie leurs prétentions, et on les entoure de force et de garanties multipliées, et il est commandé à toutes les jeunes intelligences de venir s'abreuver à longs traits de leurs enseignements et de leurs doctrines.

Il faut l'avouer, c'est un spectacle nouveau dans l'univers. Non, le monde n'a rien vu qui approchât de cette guerre faite à Dieu sous l'étendard d'un gouvernement, et avec obligation aux générations entières qui en sont l'appui futur et l'espérance, de venir se ranger sous ce lamentable drapeau.

Je le dis sans hésiter. C'est la plus terrible persécution qu'aient jamais souffert les adorateurs du vrai Dieu et les enfants de l'Eglise. Les combats des martyrs qui triomphent des cruautés les plus outrées, sont souvent le prélude et le gage des glorieuses conquêtes que va faire la religion du Dieu